

16 Culture

«Ma culture est aux antipodes du totalitarisme»

LITTÉRATURE Le 18 janvier, une pétition demandait que l'écrivain ne soit pas le parrain du prochain Printemps des poètes, parce qu'il serait une «icône réactionnaire». De passage en Suisse, où il est venu parler de son nouveau livre, ce chevalier des Lettres répond à «ses juges»

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXANDRE DEMIDOFF

✉ @alexandredmoff

Il croyait poursuivre les fées, il est tombé sur de vieux démons français. Sylvain Tesson publie *Avec les fées* (Ed. Equateurs), récit beau et cinglant comme la lame irlandaise sur la falaise, où il raconte sa remontée des côtes celtiques, de la Galice à l'Écosse. Hissez les voiles, flibustiers! Avec ses copains, Benoît à la barre, Humann aux fourneaux, il ne cherche pas en vérité Morgane ou Mélusine, mais un ravissement, cette absorption de l'être dans le paysage. Ce vagabondage est son miroir, cet ailleurs griffé par le vent, son visage. Il s'y dessine railleur, mélancolique, en quête d'élévation toujours, potache avec cette science du pas de côté qui est sa façon de prendre de l'altitude.

«L'état féérique» devait être son graal. L'efflorescence de mars sa fête. La directrice du Printemps des poètes, l'écrivaine Sophie Nauleau, ne l'avait-elle pas choisi pour parrainer la prochaine édition, dont le thème, ça ne s'invente pas, est la «grâce»? Patastras. Des poètes remarquables, des éditeurs de qualité sans doute, des bibliothécaires se sont insurgés contre le choix de celui qu'ils considèrent comme «une icône réactionnaire» dans un contexte où l'extrême droite est, selon eux, plus que jamais proche du pouvoir, où le poids du groupe de Vincent Bolloré sur les médias et l'édition inquiète. Mille deux cents signatures au bas d'une pétition, ça peut vous assommer un homme, fût-il chevalier de la table ronde.

La riposte est immédiate, sabre au clair. *Le Point* publie une contre-pétition signée notam-

ment par le philosophe Pascal Bruckner, les anciens ministres Luc Ferry et Bernard Kouchner, l'écrivaine Sophie Chauveau. Ils s'indignent que l'on s'attaque ainsi à «l'un des écrivains français les plus doués de sa génération». Ils dénoncent un terrorisme idéologique. Jack Lang, ministre socialiste historique de la Culture, y va de son tweet: «Un tel crétinisme est une insulte à la poésie qui, par excellence, est libre et sans frontières.»

Le très écouté Pierre Assouline s'étonne sur son blog, «La République des livres», de cette curée contre une figure dont la seule faute est de ne pas être de gauche.

Et de conclure que si le fascisme a le visage de Sylvain Tesson, «écrivain doué mais inoffensif», les vigies de la République n'ont rien à craindre. Sophie Nauleau a démissionné, non sans s'indigner qu'on puisse la soupçonner de cautionner les partisans d'un repli identitaire. C'est ce qu'on appelle un psychodrame national.

Bravache comme le Lancelot de sa matière de Bretagne, Sylvain Tesson, lui, traverse la tempête, en Suisse romande ces jours. Lundi, à la Société de lecture à Genève, il a parlé avec brio de son livre, avant d'affronter une autre vague à la librairie Payot... celle de ses admirateurs, de tous âges, venus faire dédicacer *Avec les fées*. Hier soir, il s'est exprimé devant 1200 personnes à la Salle Métropole à Lausanne. Cet après-midi, il s'arrêtera en Valais à la librairie La Liseuse à Sion où la Jeunesse socialiste du Valais appelle à le boycotter, parce qu'il serait xénophobe.

Bref, le merveilleux en ce bas monde est un mirage. Qu'on est loin du graal que le poète baroudeur caresse, perché sur une

aiguille écossaise – un «stack» – à 135 mètres de haut, avec son ami, l'escaladeur Daniel du Lac. «Tesson, il faut descendre!» Ces semaines de polémiques sont une purge, confirme l'auteur de *La Panthère des neiges* qui a préféré répondre par écrit aux attaques dont il est l'objet.

Comment réagissez-vous à cette levée de boucliers qui a suivi l'annonce que vous seriez le parrain du prochain Printemps des poètes? Quelle étrange chose de se liguer à 2000 contre un seul, au nom de la tolérance. C'est baroque d'utiliser les méthodes que l'on prétend combattre. Quelle acrobatie que de fermer le débat pour chanter l'ouverture. Je n'ai pas pris le temps de réfléchir à cette éruption, je prépare un voyage en Arménie où les réfugiés du Haut-Karabakh ont afflué après l'annexion de leur territoire par l'Azerbaïdjan. Restera-t-il de l'encre aux poètes pour préparer une tribune contre ce forfait?

Comment comprenez-vous cette stigmatisation? Ma sensibilité, ma culture, ma nature est aux antipodes de l'autocratie, de la raideur, du totalitarisme, de la réduction des libertés. De tous les hymnes, c'est l'argentin que je préfère: liberté, liberté, liberté. J'aime la

«De tous les hymnes, c'est l'argentin que je préfère: liberté, liberté, liberté»

vie, sa contradiction, son enchevêtrement. J'aime Aragon et le roi Arthur, j'aime André Breton et la fée Morgane. J'aime le lierre sur les ruines plus que les cliniques hygiéniques où règne la pensée conforme.



On vous traite d'icône réactionnaire... C'est une enquêtrice, belle comme la supérieure d'un couvent de Claudel, et un journaliste coiffé comme un adjudant de

avec l'extrême droite, au même titre que Michel Houellebecq et Yann Moix. Lisez plutôt *Le Lys dans la vallée* de Balzac. C'est tout autre chose: une langue de diamant, la complexité des âmes, la poésie violente de la vie. L'immense intelligence de la littérature.

Comment interprétez-vous la polémique actuelle? Elle est née le jour où mon livre sur les fées rentrait dans les meilleures ventes. Je ne dis pas qu'il y a une corrélation. Mais la concomitance factuelle existe. Étais-je le seul visé? Sophie Nauleau, directrice du Printemps des poètes, et les membres de l'extraordinaire maison Gallimard Poésie étaient

peut-être dans les cibles. Mais n'étant pas tellement de culture juridique ni ecclésiastique, je connais mal les stratégies de réquisitoires.

Vos détracteurs vous reprochent d'avoir préfacé un recueil de textes de l'ethnologue et écrivain monarchiste Jean Raspail (1925-2020). Qui est-il? Ils se sont d'abord trompés dans leurs reproches en confondant les livres incriminés. Occupés d'hémistiches, d'enjambement classique et d'alexandrins raciniens, ils n'avaient pas le temps de vérifier leurs sources.

Raspail? C'est le romancier de la Patagonie, un écrivain mélancolique, aux yeux pâles, au cœur

«Perdidos en la noche», sombre est la nuit mexicaine

CINÉMA Amat Escalante revient avec un cinquième long métrage moins provocateur que les précédents, mais pas convaincant pour autant

STÉPHANE GOBBO

✉ @stephgo

En 2013, le Mexicain Amat Escalante faisait sensation à Cannes avec *Heli*, son troisième long métrage, qui lui vaudra le Prix de la mise en scène. Il tentait d'y sonder la manière dont son pays a été aspiré dans un tourbillon de violence qui semble sans fin. Hélas avec un côté poseur et arty, et sans rien épargner au public, filmant frontalement sexe et torture.

Il était quatre ans plus tard primé à Venise (meilleure réalisation également) pour *La Région sauvage*, un conte fantastico-sexuel lui aussi incon-

fortable et pénible... Le voici qui nous revient aujourd'hui avec *Perdidos en la noche*, sélectionné lui aussi à Cannes, mais hors compétition.

Surprise, le réalisateur de l'ultra-violent *Los Bastardos* (2008) s'y dévoile (relativement) plus apaisé, dans le sens où il ne cherche plus la pure provocation, si ce n'est dans un plan d'ouverture nous montrant une sculpture contemporaine en forme de bouche, pénis et vulve, et dénonçant le harcèlement sexuel dont a été victime Carmen de la part d'un producteur...

Le film hésite entre le thriller et le drame psychologique

Bienvenue dans la villa contemporaine de Carmen et Rigoberto, une actrice qui a eu son heure de gloire et un artiste perturbé. Le couple a deux enfants, et Carmen une fille issue d'un premier lit: Monica, une influence aux pulsions morbides (incarnée par l'Espagnole Ester Exposito, star de la série Netflix *Elite*... et influenceuse.

Une famille dysfonctionnelle

L'histoire se déroule comme la plupart des films d'Escalante dans la région de Guanajuato. Pour mieux observer cette famille dysfonctionnelle, le cinéaste nous emmène dans leur maison par l'entremise du jeune Emiliano.

Celui-ci parvient à se faire engager comme homme à tout faire dans un but bien précis: enquêter sur la mystérieuse dis-

parition de sa mère, une actrice écologiste opposée à l'industrie minière. Mais s'il est bien question en toile de fond de politique et de corruption, et aussi de fanatisme religieux via une secte évangéliste aux relents pédophiles que combat Rigoberto, Escalante va essentiellement se concentrer sur les relations troubles d'Emiliano avec ses nouveaux employés.

Et ce n'est guère passionnant, jusqu'à une résolution finale décevante hésitant entre le thriller et le drame psychologique. Mais tout cela est bien filmé, comme si le Mexicain était condamné à briguer des prix pour son approche esthétique, à défaut de pouvoir un jour espérer une vraie consécration. ■

Perdidos en la noche, d'Amat Escalante (Mexique, 2023), avec Juan Daniel García Treviño, Ester Exposito, Barbara Mori, Fernando Bonilla, 2h02.

Dans les coulisses de

CINÉMA Le documentaire «Menus-plaisirs – Les Troisgros» de l'Américain Frederick Wiseman rend hommage à la haute cuisine française en s'immergeant dans un restaurant étoilé

NORBERT CREUTZ

Américain francophile, le vénérable documentariste Frederick Wiseman (93 ans) est surtout connu pour avoir mis au point une méthode: il saisit le fonctionnement d'une institution en s'y installant pour quelques mois, observe en intervenant un minimum puis monte ce qu'il a capté sans commentaire ni musique, laissant le public libre d'en penser ce qu'il veut. Et ça marche presque à tous les coups, tant le matériau est riche, photographié avec soin et subtilement agencé. Pourtant, on se sentira plus ou moins appelé par les quatre heures de projection de ces *Menus-plaisirs*, qui nous invitent dans les coulisses de la haute cuisine française, plus précisément un restaurant trois étoiles de Roanne, sur la Loire.

Les Troisgros sont une famille de propriétaires heureux: papa Michel a porté la maison vers de nouveaux sommets en déménageant du centre-ville à la campagne voisine, maman Marie-Pierre

MAIS ENCORE

Un monument aux animaux morts à la guerre inauguré à Paris

Paris a rejoint d'autres capitales (notamment anglo-saxonnes) en inaugurant hier un monument rendant hommage aux animaux morts pendant les guerres dans un square du VII^e arrondissement. (AFP)

blessé, qui écrivait sur l'écroulement des mondes. J'ai fait une préface sur son cycle «patagon». Des romans qui racontaient la disparition des peuples des confins.

Mais il est aussi l'auteur controversé du «Camp des saints», roman qui décrit l'invasion de la France par des migrants indiens venus du delta du Gange. Ce livre, salué en son temps par des critiques de droite, a aussi été encensé par certains lepénistes...

J'ai lu ce livre, je ne l'ai pas préfacé. Ce livre publié en 1973 décrit l'arrivée de millions de malheureux, venus du Sud, sur les terres d'Europe.

La Jeunesse socialiste valaisanne appelle au boycott de votre séance de signatures à Sion vous accusant de xénophobie. Qu'est-ce que cela vous inspire? Si j'étais d'extrême droite, je leur dirais bravo. Bonne méthode, les amis. Vous en êtes! Le seul extrême que je pratique, c'est dans le sport.

Politiquement, comment vous définissez-vous? Je préfère la permanence à l'innovation, l'admiration à la révolte, l'aventure à la théorie. J'aime mieux le passant que le juge, j'aime le verbe et ses excès. J'aime mieux les aventures individuelles que le destin des ensembles. Je crois à la liberté. Je sais d'où je viens. Je n'en veux à personne. Rien ne m'offense mais tout m'attriste. Je tiens la liberté pour un trésor (national).

Vous écrivez que rien dans notre époque n'égale le passé. Cette affirmation vous définit comme un anti-moderne ou un réactionnaire, non? La politique simplifie les choses humaines pour réguler les masses. C'est le pacte de simplification. Je préfère la complexité, la nuance, le kaléidoscope, donc la littérature. Je crois à l'incompréhensible mariage, au sein de l'homme, du bien et du mal. Seuls les prêtres traditionalistes et les Jeunes socialistes du Valais ne voient pas ce côte-à-côte.

Comment expliquer les passions que vous suscitez? J'aime qu'on me lise. Etant bien élevé (éducation bourgeoise), je suis tout à fait désolé d'avoir dérangé les institutionnels.

Le rôle du poète est-il d'être à l'intérieur de la mêlée? Le monde est une mêlée. Un écrivain doit être dans la mêlée ou sur le côté, pour la décrire, l'exciter ou s'en désoler. Il peut regarder ailleurs aussi. Mais quand il joue l'arbitre, le juge de ligne ou le directeur d'équipe, a-t-il encore le temps pour les arts et les lettres? ■

Avec les fêtes, de Sylvain Tesson
Ed. Equateurs, 218 p.

MAIS ENCORE

Bertrand Belin et Sainte-Aube aux Docks de Lausanne ce soir
Auteur-compositeur-interprète et écrivain, le Breton Bertrand Belin a élaboré une langue française bien à lui au sein d'une pop libertaire. Il vient présenter aux Docks son nouvel album «Tambour Vision». En première partie, le groupe romand Sainte-Aube qui a bénéficié de l'accompagnement Proxima. (LT)

Jardins avec vue sur camps d'extermination

CINÉMA Centré sur le commandant d'Auschwitz et sa famille, «La Zone d'intérêt» de l'Anglais Jonathan Glazer apporte un nouvel angle sur la Shoah, d'une précision toute «kubrickienne»

NORBERT CREUTZ

C'est le film que les Allemands auraient dû mais n'ont pas su faire. Souvent, on se dit que tout a été dit et montré de la Shoah, de son inconcevable monstruosité. Et puis arrive une œuvre qui amène encore une nouvelle perspective, à laquelle on n'avait pas songé, et qui s'avère, elle, aussi éclairante, nécessaire, inoubliable, de nature à ancrer en nous un «plus jamais ça» définitif. *La Zone d'intérêt*, de Jonathan Glazer, est un film anglo-saxon réalisé avec des acteurs allemands en Pologne, et c'est une bonne chose, tant cette histoire appartient désormais à l'humanité entière. Le jury du Festival de Cannes ne s'y est pas trompé, qui l'a distingué par un Grand Prix presque aussi prestigieux que la Palme d'or.

Inspiré d'un roman éponyme très contesté de Martin Amis (2014), le film ne retient qu'un de ses trois récits parallèles, celui du commandant d'un camp d'extermination portraituré dans sa vie de famille. Quant à la tonalité, de satirique et grotesque, elle est devenue retenue et glaciale. Ce qui fait de ce film le parfait contrepoint de celui du Hongrois Laszlo Nemes, *Le Fils de Saul* (lui aussi Grand Prix à Cannes, en 2015), avec sa tentative de se rapprocher au plus près de l'horreur.

A noter qu'à l'instar de Nemes, l'Anglais Glazer est juif, ce qui lui a peut-être donné ce souci de juste distance qu'Amis – *bad boy* des lettres britanniques mort le 19 mai dernier, soit le jour même de la présentation du film sur la Croisette – n'avait pas forcément.

La «zone d'intérêt» est l'euphémisme employé par les nazis pour désigner les alentours immédiats des camps d'Auschwitz-Birkenau: intéressante pour de sinistres dessins industriels mais ici surtout pour observer une famille qui y vit, celle du commandant en chef Rudolf Höss. C'est ainsi que le film s'ouvre sur des images idylliques d'un bord de rivière où la famille est venue pique-niquer et se baigner. Seul le père (Christian Friedel, le professeur d'école du *Ruban blanc* de Michael Haneke) a l'air d'avoir l'esprit un peu ailleurs. Puis, de retour à pied à la maison, chacun reprend ses activités: «Rudi» à son bureau, sa femme Hedwig (Sandra Hüller, de *Toni Erdmann* et *Anatomie d'une chute*) comme maîtresse de maison et les deux garçons blondinets à leurs jeux tandis que le bébé pleure auprès de sa nounou.

Derrière le haut mur

Mais c'est surtout le mur du fond du jardin qui interpelle. Derrière, au loin, on aperçoit en effet les cheminées des fours crématoires qui crachent leur fumée et on entend une sourde rumeur d'activité, de cris et même de coups de feu occasionnels.

L'effet est glaçant. Et pourtant, on se met à suivre le quotidien de ces braves Allemands qui vivent

là comme si de rien n'était. Or – et c'est ici que le film s'avère prodigieux – chaque scène, le moindre plan même, avec son cadrage distant et son travail sur le son, semble demander comment cela est possible. Le personnel est d'une discrétion suspecte. Madame essaie des vêtements de provenance douteuse. On reçoit des amies pour le

Tout du long, consternation et admiration vont de pair

thé, puis d'autres familles pour une garden-party au pied du mur. Parfois, une remarque antisémite ou anticommuniste fuse. Au bureau, Rudi examine les plans des nouvelles chambres à gaz. Au matin, il s'en va fièrement à cheval (pour quelques centaines de mètres?), mais le soir, quand la libido semble en berne, il reçoit une jeune fille puis va longuement se laver...

Tout le «récit» n'est qu'affaire de subtile gradation. La mère de Hedy vient en visite. Mais pour qui découvre l'arrangement, c'est plus difficile. Il y a aussi cet étonnant décrochage narratif, quand papa Höss lit *Hänsel et Gretel* au coucher des enfants et soudain, de mystérieuses images en négatif, comme d'un rêve, nous montrent une jeune femme déposant des fruits d'apparence lumineuse sur des sombres talus. Inutile d'en révéler plus: ce sera là

le contrepoint nécessaire. Enfin, la crise arrive avec l'ordre de réaffectation de Höss à Berlin, promu à des tâches de planification encore plus importantes. Leur «bonheur» s'écroule. Mais on ne renonce pas si facilement à son confort (elle) ni à son esprit subalterne (lui), surtout ancrés dans une idéologie aussi hégémonique. Enfin, à Berlin, survient un autre décrochage spatiotemporel encore plus frappant, tandis que Höss vomit sa conscience dans les coulisses d'une grande réception.

La banalité du mal

Tout du long, consternation et admiration vont de pair. Car le film est splendide, aussi contrôlé, suggestif et puissant que les meilleurs de Stanley Kubrick ou de Michael Haneke. Pour l'instant, il n'est «que» l'œuvre d'un certain Jonathan Glazer, cinéaste rare (*Sexy Beast*, *Birth*, *Under the Skin*) qui a longtemps caché ses ambitions derrière une pratique assidue du vidéoclip. Un chef-d'œuvre cependant, qui dit notre capacité humaine à nous détacher de la pire horreur, à fermer les yeux, complices plus ou moins «innocents». Car il existe bien d'autres murs érigés dans notre monde et nos esprits pour ne plus voir, ne surtout pas avoir à se poser certaines questions. Jamais la banalité du mal n'avait paru si banale que dans ce film tout sauf banal. ■

La Zone d'intérêt (The Zone of Interest), de Jonathan Glazer (Etats-Unis, Royaume-Uni, Pologne, 2023), avec Christian Friedel, Sandra Hüller, Medusa Knopf, Daniel Holzberg, Sascha Maaz, 1h45.

EN BREF

Face à l'IA, 71% des créateurs inquiets

La Sacem, société des droits d'auteur française, a révélé que 71% des créateurs pensent que l'intelligence artificielle menace leur avenir. Ce rapport s'appuie «sur une analyse du marché, des interviews d'experts, ainsi qu'un sondage mené auprès de plus de 15000 créateurs et éditeurs membres de la Sacem et de sa consœur allemande, la GEMA. AFP

Mark Knopfler vend 120 guitares aux enchères

Les quatre guitares les plus chères de l'histoire des enchères ont été grattées par Kurt Cobain, David Gilmour et Eddie Van Halen... Mark Knopfler ne s'attend pas à rivaliser avec eux mais vend aujourd'hui chez Christie's à Londres 120 guitares et amplis. La plus convoitée, une Gibson Les Paul Standard de 1959 est estimée entre 300000 et 500000 livres sterling. AFP

Des trésors de Versailles à la Cité interdite à Pékin

Vases en céladon, porcelaine «bleu céleste», panneaux décoratifs d'inspiration chinoise... Une soixantaine d'œuvres d'art et objets précieux du château de Versailles rejoindront bientôt la Cité interdite à Pékin pour une exposition célébrant 60 ans de relations diplomatiques entre la France et la Chine. AFP

PUBLICITÉ

VOYAGE ÉVÉNEMENT

LE JAPON AU TEMPS DES GLYCINES : ART, ARTISANAT ET JARDINS

Du 13 au 29 avril 2024 (17 jours)

- Découvrez les régions confidentielles de Shikoku et Matsue à travers jardins, temples et ateliers d'artisans
- Séjournez dans des ryokans historiques, savourez des repas kaiseki et relaxez-vous dans des onsens traditionnels
- Explorez différentes ambiances nipponnes : la sérénité de Kyoto, l'effervescence de Tokyo, l'atmosphère artistique de Naoshima

Accompagné par Andrea Polier Sugawara, Historienne de l'art et par Andreas Kressig, Artiste contemporain

Prix par personne : CHF 10'900.-, en petit groupe de 10 à 14 personnes

Au Tigre Vanillé • Rue de Rive 8 • 1204 Genève
Cyril Perrache • 022 552 39 87
cyril@autigrevanille.ch
www.autigrevanille.ch

AU TIGRE VANILLÉ
CREATION DE VOYAGES

PIGUET
HÔTEL DES VENTES | GENÈVE | 1978

SAINT-VALENTIN

VENTE ONLINE JUSQU'AU 6 FÉVRIER

BIJOUX | MONTRES | ACCESSOIRES DE MODE

EXPOSITIONS PUBLIQUES :
LAUSANNE, 30 & 31 JANVIER
GENÈVE, 1^{ER}, 2 & 5 FÉVRIER

4, PL. ST-FRANÇOIS | 1003 LAUSANNE | 021 613 71 11 | LAUSANNE@PIGUET.COM
51, RUE PRÉVOST-MARTIN | 1205 GENÈVE | 022 320 11 77 | INFO@PIGUET.COM

Sylvain Tesson, 51 ans: «La politique simplifie les choses humaines. Je préfère la complexité, la nuance, le kaléidoscope, donc la littérature.» (PARIS, 2 DÉCEMBRE 2019/ HANS LUCAS/IMAGO IMAGES)

la haute cuisine

s'occupe des chambres d'hôtes et les fils César et Léo ont repris le flambeau. On découvre tout ceci en passant du choix des produits au marché à la composition des menus et à la préparation des plats au service des clients. Puis on bifurque sur un second restau plus modeste géré par Léo, on rend visite à des fournisseurs (locaux, bios), on suit un plat de sa conception à sa dégustation. Tout n'est que beauté, bienveillance et harmonie, dans l'exigence.

Alors oui, l'expérience est intéressante et agréable, et de nature à sacrément ouvrir l'appétit! Mais l'esprit a aussi le temps d'y divaguer... vers tout ce que l'on ne voit pas: l'hiver, la gestion des déchets, les situations de stress, les inévitables non-dits familiaux et, en particulier, les prix. C'est tout juste si on croit deviner que Léo s'est éloigné d'une clientèle trop aisée (il est question de milliers d'euros pour une bouteille d'exception!), lui qui tient par ailleurs un food truck au centre-ville. D'où le sentiment qu'avec deux heures de moins, le résultat aurait été sensiblement le même: dangereusement proche d'un publiereportage. ■

Menus-plaisirs – Les Troisgras, de Frederick Wiseman (Etats-Unis, 2024), 4h.